

MARIE-PIER  
FAVREAU-CHALIFOUR



LES  
OMBRES  
D'AOÛT

vib éditeur

MARIE-PIER  
FAVREAU-CHALIFOUR

LES  
OMBRES  
D'AOÛT

v1b éditeur



«Penses-tu vraiment que j'suis pas au courant?»

Serpent, *La Sécurité*



En naviguant sur mon ordinateur portable, j'ai trouvé facilement la vidéo que je voulais revoir. Avant de la visionner à nouveau, je me suis installée dans la salle à manger, en prenant soin de tirer les rideaux. J'ai aussi baissé le volume au minimum, juste assez fort pour que je puisse entendre la bande sonore. Je n'ai gardé que cet onglet ouvert. Puis, sans oser l'ouvrir en plein écran, j'ai fait jouer la capsule.

Cette vidéo de quelques minutes, la sœur de K. l'a partagée sur le groupe privé de la famille auquel j'ai moi aussi accès. Il y a deux mois, une notification m'a informée que j'en faisais partie, que j'avais obtenu, si l'on veut, ce privilège. Un peu plus tôt aujourd'hui, entre deux sessions de travail, je consultais par habitude mon fil d'actualité sur mon téléphone, je le fais fréquemment, sans me douter que j'allais tomber sur ces images.

Après quelques secondes d'écoute, j'ai jeté l'appareil loin de moi. Par chance, grâce à la vitre protectrice, mon écran ne s'est pas brisé. De toute façon, le plancher de ma cuisine n'est pas en vraie céramique. Je m'en suis voulu d'avoir regardé cette capsule, ne serait-ce qu'une quinzaine de secondes. D'avoir *cliqué dessus*. Mon cœur est devenu un trou noir, mes membres se sont engourdis. J'ai

reculé davantage, hors de portée de l'écran. Je me suis demandé si j'étais saine d'esprit. J'ai eu l'impression de revoir une scène qui s'est déroulée sous mes yeux, il y a longtemps déjà. J'ai cru à une mauvaise blague de la part de ma belle-famille.

La sensation de vide s'est répandue dans mon corps, et j'ai eu froid. Je me suis mise à gémir. Et puis, il y a eu la curiosité et le désir de revoir ces images.

Il me semblait que quelque chose dans la séquence des gestes, dans la composition de la scène, avait été pensé rien que pour moi. La vidéo renfermait un message crypté que j'étais la seule à pouvoir décoder. On voulait ramener un souvenir à ma mémoire, le faire sortir de l'endroit où il se terrait depuis plusieurs années. Si j'allumais de nouveau mon écran, j'allais ouvrir un portail vers le passé.

Lorsqu'il est rentré du travail, K. a fait jouer cette vidéo, qu'il avait visionnée lui aussi durant la journée. Je lui ai dit que je ne l'avais pas regardée. Il me l'a montrée en préparant le souper, l'a accélérée vers ses moments préférés. Il était enthousiaste de voir ses nièces apparaître à l'écran. Il les trouvait si belles, si vivantes.

Et depuis qu'il est sorti avec un ami, je visionne cette vidéo en boucle. Je jette de temps en temps des regards furtifs par-dessus mon épaule, et vers la porte-patio qui se trouve devant moi, comme si on pouvait me surprendre à tout moment, alors que je suis seule. Je la regarde encore. J'avale les mots et les images en tremblant, et je me mets à chantonner des paroles dépourvues de sens. Mon corps m'encourage à garder le cap.

C'est un rappel à l'ordre, qui n'arrive pourtant pas à mettre fin à ma transe. Je dois faire attention : quelque chose d'important s'est produit en moi. Pendant les deux minutes et quarante-trois secondes que dure la vidéo, c'est comme si j'étais sous l'emprise d'une drogue. Je balaie constamment l'écran du regard. Je fais des pauses pour agrandir certaines images. Puis je recommence, depuis le début. Quelque chose m'échappe. Les yeux grands ouverts, le visage près de l'écran, je cherche, encore et encore, à repérer l'indice d'un chavirement, tous les sens en alerte.

Je souhaite que *ça se produise*.

Pour la énième fois, j'appuie sur pause. Je tente de me souvenir de son prénom. J'inscris tous les noms qui me viennent à l'esprit dans la barre de recherche, sans succès. Je m'en veux d'avoir oublié le sien. Je scrute les photos de profil, les unes après les autres. Même en faisant tous les efforts possibles, je ne reconnais son visage dans aucun des traits qui apparaissent à l'écran. Je gratte ce qui me reste du souvenir de cette petite fille. Je tente d'imaginer à quoi elle peut bien ressembler une vingtaine d'années plus tard. Je prononce à voix haute les prénoms qui défilent, mais rien ne résonne en moi. J'agrandis les photos, je zoome sur les yeux et les bouches. On dit qu'il est possible d'identifier les morts grâce à leurs dents : c'est ce que je tente de faire en inspectant les sourires. Je n'apprends rien en sondant ces visages pixélisés.

Je change de tactique. Sur un autre site web, j'effectue cette fois une recherche à vol d'oiseau dans son

quartier, en quête de sa maison. Je suis obsédée par l'idée de la revoir. Qu'est-ce que ça me fera quand je tomberai dessus ?

Ça y est. Sa maison est apparue à l'écran. Je me lève, me place derrière ma chaise, fais un tour dans la cuisine, et puis, je me rassois. J'ai reconnu tout de suite son recouvrement en bardeaux de bois bleu. Elle existe bel et bien. Je décide de me promener plus loin sur la carte virtuelle. Pour mieux apercevoir la maison à travers les arbres au feuillage rouge, j'effectue un tournant, et puis je la regarde à nouveau depuis la rue adjacente. La saison a changé tout à coup. Il doit s'être écoulé plusieurs années entre les deux images. Je constate qu'on a recouvert la maison de mes souvenirs d'un vinyle blanc. Retour sur la rue Lagueux. La maison reprend l'apparence qu'elle avait cet été-là, il y a longtemps. J'observe les fenêtres du sous-sol encastrées dans le béton des fondations. Je regarde plus longuement celle de gauche. Il y avait bien une chambre à cet endroit-là. Ensuite, mon regard glisse un peu plus haut, vers la droite, sur la portion de bardeaux de bois bleus. Là aussi, derrière la fenêtre, il devait y avoir une chambre.

Je ferme le navigateur.

Ma mère stationne sa voiture sur l'allée en gravier. Nous descendons. Les semelles de nos sandales crissent sur le gravier. Les portières claquent. L'air est humide en ce matin du mois d'août. Le vent léger entre les feuilles fait entendre un bruissement agréable. L'air chaud sur mon visage aussi me fait du bien.

La végétation est si dense qu'elle cache pratiquement la maison. On l'aperçoit à peine à partir du chemin. Son recouvrement en bardeaux de bois, d'un bleu sombre, se confond avec les ombres projetées par les arbres. C'est un petit bungalow.

Ma mère consulte ses messages textes sur son téléphone à clapet. J'écoute les merles qui chantent doucement. Puis, elle ferme son cellulaire. Le claquement est noyé par le bruit de ses pas sur le gravier. Elle avance vers la maison et j'avance avec elle.

Ma mère a une puissance bien à elle. Un caractère sévère, bien à elle. D'aussi loin que je me souviens, elle s'est toujours teint les cheveux en noir. Cette pigmentation est proche de sa couleur naturelle. Quand j'étais petite, elle se faisait souvent faire une permanente. Ses cheveux ondulés, coupés au carré, lui arrivaient aux épaules, et elle portait toujours un rouge à lèvres très rouge. C'était sa signature.

Quand elle était plus jeune, elle était sportive. Les fins de semaine, elle portait des cuissards en permanence, que ce soit pour faire du jardinage ou pour faire du vélo, et je regardais alors ses cuisses musclées. On aurait dit que ces cuisses-là ne pouvaient qu'appartenir à ma mère. Elles étaient adultes. Pleinement là. Elles allaient de pair avec son caractère.

Son corps avait quelque chose d'exagérément maternel. Un débordement qui m'a amenée, très jeune, à éprouver du dégoût. Je ne sais pas pourquoi, ce trop-plein de chair me scandalisait. Même lorsqu'elle se taisait, elle prenait de la place, par la simple façon dont elle occupait l'espace avec ses courbes. Cette chose indescriptible flottant comme une poussière brillante, presque odorante, je l'ai retrouvée plus tard sur le corps d'autres

femmes, et j'ai pensé : «Elles puent le sexe maternel.» C'étaient leurs rondeurs, leurs lèvres charnues, la salive qui luisait sur le bout de leurs doigts lorsqu'elles nettoyaient la bouche de leurs enfants.

Certaines mères avaient les cuisses toutes fines et douces. Je sentais que ces femmes-là étaient vives, spontanées. Elles ne s'offusquaient pas aisément, ne s'opposaient pas aux autres quand ils parlaient de politique. Ma mère, elle, affirmait ses valeurs de façon si appuyée qu'elle me semblait être de mauvaise foi.

Les mères aux cuisses fines n'avaient pas d'exigences. Ces jambes-là étaient faites pour courir dans la nature. Je les imaginais facilement dans l'eau, à travers les herbes hautes. Pleines de jolies égratignures.

Ces mères-là m'ont toujours paru plus gentilles, compréhensives. Elles riaient. Elles étaient agréables. Légères. Du côté des enfants. Leur corps discret semblait capable de suivre nos jeux. Elles étaient emplies d'une énergie souple, qui se mêlait naturellement à la nôtre. Lorsqu'elles offraient de jouer avec nous, ça ne me dérangeait pas. Je ne me sentais pas surveillée ou obligée de me conduire d'une certaine façon. J'étais libre de me comporter comme je le voulais.

Je me rendais compte aussi qu'elles cherchaient à rester près de leurs filles, dans la mesure du possible. Elles entretenaient leur amitié avec elles, retardaient la séparation. Lorsque mes amies refusaient qu'elles nous suivent, je voyais la déception dans les yeux de leurs mères. Ce n'étaient pas leurs filles qui grandissaient, mais elles qui vieillissaient. Tant qu'elles restaient près de leurs filles, elles

ressemblaient elles-mêmes à des jeunes filles jouant à la poupée. Elles ne vieillissaient pas.



Ma mère a toujours été une adulte par excellence. De celles qu'on approche peu. De celles qui ne s'adapteront pas au monde des enfants, mais auxquelles l'enfant doit s'adapter.

L'enfant est celui qui doit apprendre, se mettre au niveau de l'adulte. Une adulte, par opposition, est une personne exigeante qui n'hésite pas à vous dire quand vous la décevez. Ma mère pouvait être déçue par des choses invisibles. En sa présence, je devais accepter d'être incompétente et incarner ce rôle pour ne pas avoir la vie dure. Lorsque ma mère était là, je devais me préparer à recevoir n'importe quel coup. Être sur mes gardes. Les fautes étaient partout.



Nos mères. Dans notre enfance, il faut les supporter, puisqu'on n'a pas la force d'avoir le dessus sur elles. Plus tard, on les évite, car on n'a toujours pas la force d'avoir le dessus. Les mères sont intouchables. Elles sont saintes. Quoi qu'elles fassent, elles sont toujours protégées par leur aura de mère. On peut s'en plaindre, à condition de porter contre elles des accusations qui soient sages.

Les mères sont protégées par leurs fils, et les pères se taisent. Ils ne vont tout de même pas abaisser la femme qu'ils ont choisie pour porter leurs enfants. Ils n'ont tout de même pas pu se tromper à ce point. Ce qu'il y a à la

surface, la personne, c'est une chose, mais au fond, c'est l'utérus qui importe. Au bout du compte, c'est là qu'ils ont entreposé leurs gènes.

Ma mère n'est pas du genre à laisser l'élève dépasser le maître. Impossible de gagner contre elle. Elle est toujours la référence, celle qui a fait les choses *avant*. Celle qui a senti les émotions, vécu les révoltes, les envies, avant moi. Je ne peux que marcher dans ses traces et, nécessairement, être comparée à elle.

J'enviais mes amies dont les mères étaient belles. Elles étaient toutes un peu plus jeunes que ma mère, qui m'a mise au monde à trente et un ans. C'est l'âge que j'ai maintenant. Il me semble qu'à l'époque, on avait plutôt son premier enfant autour de vingt-six ans. C'est une moyenne, une donnée statistique que je me suis faite moi-même.

Je ne sais pas d'où me vient mon aversion pour ses rondeurs. Elles la rendaient peut-être moins libre, je ne sais pas. Encore aujourd'hui, lorsqu'il m'arrive de les voir, je suis étonnée par la beauté de ses seins qui semblent ne jamais vieillir, ne jamais tomber. Ses seins dont je n'ai pas hérité. Les miens sont petits et plats. Ses seins dont la rondeur venait peut-être de la pilule contraceptive qu'elle prenait et contre laquelle elle m'a toujours mise en garde. Tant que je vivrais sous son toit, interdiction pour moi d'ingérer ces hormones qui lui avaient fait prendre tant de poids. Un autre argument de sa part pour me dissuader d'avoir des rapports sexuels.

Je repense aussi à sa peau mate. À sa taille fine, à sa poitrine rebondie, encore, à soixante-deux ans, et à ses

hanches tout aussi pleines de courbes que dans sa jeunesse. Ma mère est belle. Je me trompais sur son compte lorsque j'étais petite. Et c'est quand je la trouve belle que mon amour pour elle est le plus présent.



Je n'ai pas fait de ma mère un refuge, un foyer vers lequel je peux retourner, encore et encore, comme on retourne chez soi, dans sa maison. C'est un lieu dont je l'ai expulsée.

Mais il m'arrive de l'aimer avec une sorte d'idolâtrie. Lorsque je la vois interagir avec des étrangers, des collègues, des gens que je ne connais pas, je la découvre dans un contexte où elle n'est pas ma mère. Je ne sais pas ouvrir par moi-même cette fenêtre vers cette mère magique, qu'on célèbre partout. Je me dis alors que je devrais être plus patiente, pour apprendre à le faire.

Parfois, je me surprends aussi à aimer ma mère à des moments où je ne m'y attends pas, et cela a déjà interrompu mes élans de colère. L'idée qu'elle est belle fait parfois irruption dans mon esprit de façon si inattendue que je mets ma peur ou ma souffrance de côté pour vivre ce sentiment étrange, plus important que mon amertume. S'il y a des gens qui aiment ma mère, peut-être est-il possible de l'aimer à mon tour. Peut-être est-il possible de nous réconcilier.

Je cherche toujours à mieux habiter mon corps. Une meilleure façon d'être au monde, de sentir la ruelle, l'asphalte ou l'espace autour de moi, dans mon appartement. Je tente d'absorber en moi les arbres, les lacs, les étoiles et les abeilles. Il me semble qu'il doit exister une façon de ressentir le monde qui permet d'être pleinement là. Il doit y avoir une façon d'accéder à une vérité plus grande. Un moyen de perdre ce sentiment d'engourdissement qui m'envahit de jour en jour. Même si je regarde un objet fixement, en ouvrant grand les yeux, il me semble qu'il y a toujours un écran entre lui et moi, entre moi et le monde.

J'aimerais être consciente que mon corps existe. Avoir un sentiment clair et net du présent. Il devrait être possible de casser cette membrane qui l'entoure, comme on saute dans une piscine : tout à coup, sans effort. Après cela, on verrait bien, enfin, comme lorsqu'on met enfin des lunettes adaptées à sa vue.



Je couve l'événement en le gardant intact, au fond de moi, en le nourrissant de mes spéculations et de mes peurs. Sans me l'avouer, j'imagine qu'un jour, il sera

enfin prêt à vivre sa vie. Je lui donne un âge. Cela veut dire que je le commémore, peut-être. Ça fait dix-huit ans que c'est arrivé. Je me dis : ça y est, l'événement est adulte. Il est parvenu à maturité. Le temps est peut-être venu de le laisser partir. Ma blessure a-t-elle un délai de prescription ? Après combien de temps doit-on cesser de s'en formaliser, éviter de faire de l'acharnement ?

Pour qu'un traumatisme puisse naître et mourir, peut-être faut-il le laisser aller, comme cet enfant ingrat qui nous a fait du mal avec ses pleurs et qu'en fin de compte, on se surprend malgré tout à aimer.

Les jours fériés du début de l'été, nous nous évadons de la ville pour aller chez le frère aîné de K. Sa maison semble avoir été construite pour héberger des souvenirs d'enfance. Elle craque de partout, et elle est entourée d'un terrain vaste, où poussent des framboisiers.

Les petites sont là aussi. Ses deux filles : une blonde et une brune. La brise fait glisser leurs cheveux devant leurs yeux. Les mèches se coincent dans la commissure de leurs lèvres, entre leurs cils, entre leurs ongles ornés d'un vernis craquelé, de couleur dorée. Le vent agite aussi les grands arbres, tout autour. Ce sont des frênes, je crois, et des érables. Au son des feuilles qui se trémoussent s'ajoutent le bruit des éclaboussures dans la piscine hors terre, les conversations des adultes, les cris des animaux dans la ferme, le moteur des voitures sur la route de campagne et la rumeur plus lointaine des enfants sur les terrains voisins.

Une famille où il y a de l'amour, ça se voit. Ça se remarque dans les regards. Dans la façon d'être et de se tenir, les uns contre les autres. Dans les déplacements, les élans et les rires sur les photos. On se parle doucement, dans le creux de l'oreille, avec des airs complices. Les enfants vont d'un adulte à l'autre sans gêne ni préfé-

rence. Il y a un apaisement général qui plane sur tout le monde.

Le décor ressemble aux membres de cette famille. C'est comme s'il avait été construit sur mesure pour accueillir leur bonheur. Dans ma tête, j'imagine un espace de sécurité en triangle, formé par leurs maisons. Celle de leur mère, celle du grand frère de K. et celle de sa sœur.

Tout va ensemble. La maison, le terrain et l'été, qui est fait exprès pour l'enfance.

Je pense à tout cela pendant qu'on coupe un gâteau au crémage blanc décoré de confettis en sucre bleus, sur la table qu'on a installée dehors. Je suis pieds nus dans l'herbe, et la fraîcheur des brindilles me ramène des années en arrière, vers ce lieu où quelque chose s'est brisé en moi. Moins un souvenir qu'une continuation.

Je pourrais fuir maintenant. Quitter cette famille qui m'est insupportable à cause de son bonheur. La proximité qui y règne ne cesse de me rappeler qu'il existe un point de non-retour, un point au-delà duquel l'amour dépasse les limites et tombe dans l'horreur. Je reste malgré tout, car je sais bien, au fond, qu'ils ne sont coupables de rien.

Derrière ma maison de ville, j'ai une petite cour arrière, entourée d'une clôture de bois, où je me sens isolée du reste du quartier. Ce soir, je me suis installée sur ma terrasse pour lire. Je porte des shorts. J'aime que mes jambes touchent le bois de la chaise longue. À travers les fenêtres, les lampes de la maison éclairent mon livre. Je prends des pauses de lecture pour consulter les réseaux sociaux.

Je suis seule. Je n'ai pas invité K. chez moi, mais il sait qu'il est libre de venir ici quand il le souhaite.

Il n'y a personne sur les terrasses autour. Les voisins ne sont pas à la maison. Leurs lanternes sont éteintes. Il y a peut-être quelques chats qui rôdent dans la pénombre.

Les moustiques ne sont pas trop agressifs. Je bois un verre de blanc. Je me sens comme dans ces séries à l'eau de rose que j'écoute, où l'on voit des femmes dont le statut social est enviable, des femmes qui n'ont peur de rien, qui ont réussi. Je m'amuse comme une petite fille en me glissant dans leur peau. Je regarde mes jambes, mon jardin, ma coupe de vin. Je ris de mes jeux imaginaires et de mes plaisirs de bourgeoise ou de retraitée.

S'il y avait devant moi une piscine creusée et éclairée, ce serait le comble. Je serais parvenue à maîtriser

*Je couve l'événement en le gardant intact,  
au fond de moi, en le nourrissant de mes  
spéculations et de mes peurs. Sans me  
l'avouer, j'imagine qu'un jour, il sera enfin  
prêt à vivre sa vie. Je lui donne un âge. Cela  
veut dire que je le commémore, peut-être.  
Ça fait dix-huit ans que c'est arrivé.*

La narratrice est seule chez elle. Le souvenir trouble d'une journée d'été affleure à ses pensées. Qu'a-t-elle vu, à douze ans, dans ce sous-sol de bungalow? Plongée dans une sourde ruminant, elle se demande si les femmes et les filles sont jamais à l'abri du désir, des dangers qu'il comporte.

**Marie-Pier Favreau-Chalifour** vit à Montréal. Elle est également l'auteurice de *Chère piscine* (VLB, 2023).



ISBN 978-2-89849-035-4

